

La sarabande des héritiers

Arnaud Genon

Number 275, Spring 2021

Hervé Guibert, le plus que vif

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96123ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Genon, A. (2021). La sarabande des héritiers. *Spirale*, (275), 22–24.

LA SARABANDE DES HÉRITIERS

On aurait pu croire que l'œuvre d'Hervé Guibert, réduite par certains à ses derniers textes qui l'avaient rendu célèbre, ne saurait se faire entendre d'outre-tombe, enterrée avec la voix et la beauté du visage de celui qui la portait. On aurait pu aussi penser qu'il serait difficile pour ses premiers textes, ancrés dans le désir, la jouissance homosexuelle, dans la matière des corps, de traverser les murs que construisent les hérauts de la bien-pensance contemporaine. D'ailleurs, disons-le, Hervé Guibert a passé, après sa disparition le 27 décembre 1991, une dizaine d'années dans le purgatoire que la critique et le monde littéraire réservent à ceux qui ont connu la gloire trop tôt et trop vite. Cependant, trente ans après sa mort, Hervé Guibert est encore vivant. Cela tient à la puissance de son écriture qui a su tout dire de son auteur, à la beauté et la simplicité d'un style qui a véhiculé la barbarie et la délicatesse¹ d'un univers où cohabitent le vécu et la fantasmagorie. Et, très certainement, aux échos que son travail trouve encore aujourd'hui en chacun de nous.

LA DANSE DES ÉCRIVAINS FANTÔMES

Dans *L'homme au chapeau rouge*, alors qu'il dort dans la bibliothèque du peintre Yannis, le narrateur décrit l'impression qui est la sienne au milieu des livres qui l'entourent et constituent pour lui autant de « mondes fraternels » : « *Les écrivains morts faisaient la ronde autour de moi, une sarabande où ils m'entraînaient gentiment en me tirant par la main, le tourbillon de mes fantômes chéris : Tchekhov, Leskov, Babel, Boulgakov, Dostoïevski, Soseki, Tanizaki, Stifter, Goethe, Musil, Kafka, Ungar, Walser, Bernhard, Flaubert, Hamsun...* »

Hervé Guibert fait désormais partie de ces écrivains morts. Il est entré dans la danse, il côtoie tous les fantômes qui ont marqué son écriture. Mais il est aussi devenu un de ceux qui maintenant influencent et accompagnent une nouvelle génération d'écrivains qui a été marquée par ses livres. Ainsi, il réalise le fantasme d'assimilation *par* ses lecteurs, le fantasme d'insémination *de* ses lecteurs qu'il avait consigné dans son journal, *Le mausolée des amants* :

Ainsi moi-même (sans me comparer à Goethe ou à Kafka), mais en qualité d'écrivain, d'homme relativement dévoué à l'écriture, je pourrais imaginer que ce que j'ai pu faire de cette écriture, tant bien que mal, sera un jour assimilé par un autre corps favorable, qui l'apportera plus loin (je suis par avance amoureux de ce corps-là), il y aurait dans l'écriture un fantasme d'insémination, d'enfantement : mettre vingt ans après sa mort, un siècle après sa mort, un fantasme d'écriture dans un corps étranger.

L'écriture de l'auteur a été, dès son premier livre, *La mort propagande*, centrée sur le corps, sur ses sécrétions, sur les fluides qui le traversent. L'écriture qui en résultait était logiquement une écriture *du* corps, une écriture organique qui se déchargeait comme un liquide séminal, composant des « *partitions sur tissus de chair, de folie, de douleur* ». Qu'Hervé Guibert ait formulé ce fantasme d'insémination des années plus tard révèle la conscience aigüe qu'il avait du pouvoir effectif de l'écriture en général et, peut-être, de son écriture en particulier. Ayant lui-même écrit certains textes comme contaminé par la présence d'autres écrivains dans son style (pensons à *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, rédigé dans la découverte et sous l'influence de l'écrivain autrichien Thomas Bernhard), il ne pouvait en être ainsi que de sa propre écriture, fluide organique circulant dans les corps hôtes de ses lecteurs.

C'est probablement la réalisation de ce rêve érotico-littéraire, tout autant charnel qu'intellectuel, qui fait encore battre aujourd'hui le cœur des œuvres qu'il nous a laissées. Nombreux sont les écrivains qui se réclament de lui, de son écriture, nombreux sont ceux qui s'inscrivent dans son sillage parce qu'ils ont choisi de faire du « je » la matière de leurs textes, parce qu'ils explorent des espaces fantasmatiques, sexuels, parce qu'ils transgressent, irritent, démangent, dérangeant, parce que, dans son sillage, ils creusent leur propre sillon.

1 – « *J'ai l'impression d'avoir fait une œuvre barbare et délicate.* » Dans Hervé Guibert, *Le protocole compassionnel*, Paris, Gallimard, 1991, p. 113.

2 – La rubrique « *ils/elles parlent d'Hervé Guibert* », sur www.herveguibert.net,

3 – « *Je manque tellement de chair sur mes os, dans mon ventre puisque je ne mange plus de viande ni poisson depuis des mois, sur ma langue et sous mes doigts, dans mon cul et dans ma bouche ce vide que je n'ai plus envie de combler, que je deviendrais volontiers cannibale. Quand je vois le beau corps dénudé charnu d'un ouvrier sur un chantier, je n'aurais pas seulement envie de le lécher, mais de mordre, de bouffer, de croquer, de mastiquer, d'avalier. Je ne découperais pas à la mode japonaise un de ces ouvriers pour le tasser dans mon congélateur, je voudrais manger la chair crue et vibrante, chaude, douce et infecte.* » Dans Hervé Guibert, *Le protocole compassionnel*, Paris, Gallimard, 1991, p. 90.

LES FRÈRES ET SŒURS D'ÉCRITURE

Dans une rubrique du site sur Hervé Guibert que j'anime depuis une quinzaine d'années², j'invite des auteurs à expliquer la nature du lien qui les relie à son travail. Plus précisément, je leur demande s'ils ou elles le considèrent comme « un frère d'écriture », expression que j'emprunte à l'écrivain-photographe en relation à « Lettre à un frère d'écriture », texte écrit pour Eugène Savitzkaya. Nina Bouraoui, en 2006, m'avait ainsi répondu : « *Il est comme un père, puisqu'il y a cette idée de transmission. Lire H.G., c'est apprendre à écrire.* » Cependant, dans *Mes mauvaises pensées*, la narratrice en parlait comme de son « *amant de papier* ». Claire Legendre, en 2008, me disait le considérer comme « *un professeur de désir* » et ajoutait : « *Quand j'écris, il fait partie des spectres qui me toisent et qui m'encouragent, sur le plus haut rayon de ma bibliothèque.* » Était-ce une référence aux fantômes des écrivains morts dont parlait Hervé Guibert lui-même dans *L'homme au chapeau rouge*? Catherine Mavrikakis, qui a notamment écrit *Deuils cannibales et mélancoliques*, autofiction dans laquelle tous les personnages se prénomment Hervé, m'avait écrit, en 2011 : « *Alors oui, pour moi, il y a une fraternité d'écriture, la seule à laquelle je crois, qui dépasse toute possibilité de connaître l'auteur ou de copiner avec lui.* » Et son fantasme à elle, en écho (?) au fantasme d'insémination/assimilation guibertien, consistait à « *fondre les textes les uns dans les autres, à mêler les mots des écrivains, à créer une fusion folle et impossible* ». Mathieu Simonet, écrivain particulièrement marqué par *Fou de Vincent*, le considérait, en 2012, comme « *de la nourriture que je mange* » dans un désir de cannibalisme des plus guibertiens³ et, en même temps, mélangeant à son tour barbarie et délicatesse, comme « *une voix qui me réveille. Une voix lointaine* ». Enfin, Laurent Herrou employait quant à lui le terme de « contamination » de même qu'Hervé Guibert s'était senti envahi par « *la métastase bernhardienne* » à l'écriture de *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*. Si, dans un élan de schizophrénie et d'immodestie honteuse, j'avais eu à me poser la question, j'aurais répondu que je ne considère Hervé Guibert ni comme un père (je suis « trop » âgé) ni comme un frère (je suis « trop » jeune). J'aurais déclaré qu'il est, tout simplement, « mon écrivain ». Non pas au sens qu'il m'appartient (de quelle prétention serais-je coupable !) mais du seul fait qu'il est celui qui a traversé et traverse encore ma vie de lecteur, de chercheur, d'enseignant, d'écrivain (c'est-à-dire « *d'homme relativement dévoué à l'écriture* »). Il est le seul que je vois – par l'intermédiaire de plusieurs

photos – lorsque je m’installe à ma table de travail. Il est celui que j’aurai dans ma vie le plus lu et relu, sans jamais me lasser. Il est celui à qui je reviens toujours. Il est celui qui, peut-être, alors que je pose ces mots, dessine son ombre sur le blanc de mon bureau. Il est, assumons-le, une folie. Hervé est, probablement, *ma folie*.

Alors, qu’ont en commun ces auteurs, ces héritiers, pour peu qu’ils se considèrent comme tels ? Leurs univers sont différents, leurs styles sont aussi totalement distincts. On les reconnaîtrait aisément. Peut-être qu’ils partagent avant tout l’idée que la littérature consiste d’abord à révéler quelque chose de soi, qu’elle se conçoit et s’éprouve comme une exploration de l’intime, une mise en je/u du sujet qui ne saurait se cacher derrière ses mots, derrière ses textes. Il ne s’agit pas seulement de parler de soi, mais de faire en sorte que les mots transpirent le « je », qu’ils suent le « moi », quel que soit le sujet abordé. Ils ont en commun de considérer que l’écriture est un danger, une mise en danger de celui qui pose les mots sur la feuille blanche. Pour eux, la littérature n’est pas une activité confortablement bourgeoise visant à rassurer le lecteur. Au contraire, pour reprendre les mots de Roland Barthes définissant le « texte de jouissance », elle « *déconforte* », elle met « *en état de perte* », elle fait « *vaciller* » ceux à qui elle s’adresse. Nous pourrions évoquer la détonation qu’avait provoqué *L’inceste* de Christine Angot, dont, ce n’est pas un hasard, l’incipit constituait une réécriture de la première page de *À l’ami qui ne m’a pas sauvé la vie*. Dans cette autofiction, l’autrice faisait entendre, dans le souffle de son écriture, ce que la société refusait d’écouter parce que cela touchait au plus intime de l’intime. J’en reviens souvent à cette magnifique phrase de Michel Leiris dans « De la littérature considérée comme une tauromachie », qui fait office de préface à *L’âge d’homme* : « *Mettre à nu certaines obsessions d’ordre sentimental ou sexuel, confesser publiquement certaines des déficiences ou des lâchetés qui lui font le plus honte, tel fut pour l’auteur le moyen – grossier sans doute, mais qu’il livre à d’autres en espérant le voir amender – d’introduire ne fût-ce que l’ombre d’une corne de taureau dans une œuvre littéraire.* » Les héritiers d’Hervé Guibert ont pour moi cela en commun : ils introduisent dans leur œuvre la corne du taureau. Ils ne passent rien sous silence : ni les peurs, ni le sexe, ni

le désir, ni le corps, ni la chair, ni la mort quand son ombre s’approche. Ils sont présents dans chacun de leurs textes, ils font corps avec leurs livres, chair avec leurs phrases, leur langue littéraire a quelque chose d’organique. Hervé Guibert résumait d’ailleurs lui-même ses livres à l’histoire d’un corps, de son corps :

J’ai été frappé par l’introduction des *Essais* de Montaigne qui disait : « J’ai voulu me peindre nu », ça a fait tilt, je me suis dit que c’était quelque chose que je pourrais mettre en exergue à tout ce que j’ai fait, enfin de beaucoup de choses que j’ai écrites. J’ai eu l’impression par la force des choses d’être mon propre personnage, mais d’être aussi un corps mis en jeu dans des narrations, dans des situations, dans des rapports, j’ai aussi l’impression que c’est l’histoire d’un corps, effectivement d’un corps qui vieillit, d’un corps qui est malade, d’un corps qui est abîmé, d’un corps ceci, d’un corps cela, d’un corps qui renaît un peu, tu vois, d’un corps monstrueux aussi, d’un corps difforme, et j’ai l’impression que c’est l’histoire de ce corps⁴.

Le corps devient *corpus* littéraire. Les livres en retracent l’histoire. Ils viennent à se fondre l’un dans l’autre. « Mettre de soi » dans son écriture n’est plus alors une expression figurée, mais bien une conception éthique et esthétique que les héritiers de Guibert pourraient avoir de la littérature.

Avec les écrivains que je viens de citer, avec tous les autres que j’aurais pu ajouter, avec ceux que je ne connais pas mais qui auraient voulu nous rejoindre, avec tous ceux, anonymes, qui se sont mis à écrire en lisant ses livres, nous formons une autre ronde, non pas celle des « *écrivains morts* », mais celle composée de « *corps favorables* ». Pas celle des écrivains d’Hervé, mais celle qu’Hervé a eu la force de créer alors même qu’il n’est plus là. Nous sommes, diversement, des héritiers. Et nous dansons tous ensemble, à nos cadences respectives, maintenant qu’il a rejoint ses « *fantômes chéris* », une sarabande qui lui est dédiée.

4 – Hervé Guibert, « Pour répondre à quelques questions qui se posent... », entretien avec Christophe Donner, *La règle du jeu*, vol. 3, n° 7, mai 1992.